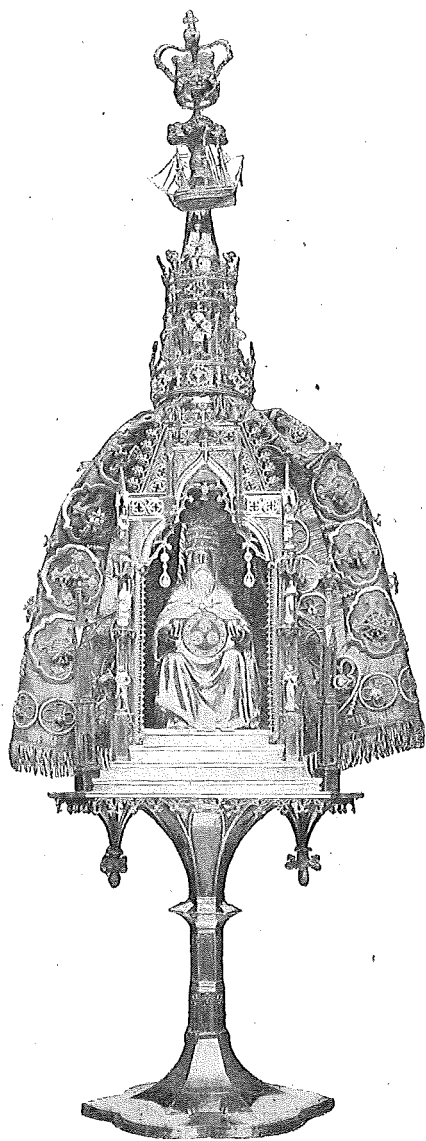


XI^E CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL



BRUXELLES — 13-17 JUILLET 1898

» le jour où il plaira au Maître souverain d'accorder à son
 » Vicaire sur la terre la liberté dont les solennités catho-
 » liques aussi bien que le gouvernement de l'Église ne
 » sauraient se passer. Puisse bientôt le jour heureux de la
 » paix surgir et sa venue réjouir tout le monde chrétien !
 » Ce jour-là, nous chanterons avec une sainte allégresse
 » ces mots gravés sur l'obélisque du Vatican : *Christus*
 » *vincit, Christus regnat, Christus imperat.* »

Mgr le Président invita ensuite M. Godefroid Kurth à monter à la tribune. L'assistance se recueillit dans le silence le plus respectueux. La parole de l'éminent professeur de l'Université de Liège, dont le zèle et le dévouement pour les œuvres catholiques, en même temps que la science, sont universellement admirés, non seulement en Belgique, mais encore à l'étranger, allait provoquer dans les âmes les sentiments du plus vif enthousiasme. Son sujet était : L'Eucharistie et l'art chrétien. Nous reproduisons *in extenso* ce discours magistral.

DISCOURS

DE

M. GODEFROID KURTH

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

On a dit que l'Eucharistie est le dogme générateur de la piété catholique.

Je voudrais montrer qu'elle est aussi le principe inspirateur de l'art chrétien.

Dans l'antiquité, le culte n'avait sur l'art qu'une influence restreinte. Le dieu païen vivait seul avec son prêtre et avec la fumée des sacrifices, dans un sanctuaire que sa présence ne transfigurait pas. Les modestes proportions du temple étaient à la taille de celui qui l'habitait. Avec toute son

élégance et toute sa richesse, ce n'était qu'une demeure privée.

Les sanctuaires de Jésus-Christ ont un autre caractère. Il a invité tous les hommes au banquet sacré. Il a dit à ceux qui sont accablés de venir à lui, parce qu'il les soulagera. Sa maison est la maison commune de tous les fidèles. Elle est, de plus, la maison du Dieu des dieux, du maître et du créateur de l'univers, dont toute la création chante la gloire. C'est dire qu'elle ne sera jamais assez belle ni assez grande, et qu'on n'en réalisera jamais l'idéal d'une manière complète.

Les chrétiens, dès le premier jour, furent tourmentés de la noble passion de donner à Jésus-Christ une demeure digne de lui. Aussi, lorsque, sorti des catacombes, le culte chrétien chercha parmi les monuments de l'art humain un sanctuaire qui fût digne de l'abriter, ce ne furent pas les temples des dieux qu'il choisit. Parmi les édifices profanes, il prit ceux qui étaient à la fois les plus vastes et les moins souillés, c'est-à-dire les basiliques, et dans ces prétoires où l'on jugeait selon la justice boiteuse des hommes, il installa Celui qui viendra juger les vivants et les morts selon la justice indéfectible de l'éternité.

Cette demeure qu'il venait de donner à son Dieu, le génie chrétien ne s'en contenta point. Il voulut la rendre digne de lui, la transfigurer, l'idéaliser, de manière qu'elle fût vraiment le vêtement de pierre qui convenait à l'Eucharistie. Avec quel amour, avec quelle ivresse d'enthousiasme et d'inspiration il se voua à cette grande tâche ! Ce fut sa passion pendant des siècles. Au souffle ardent de sa foi, il semble que le monument sacré s'anime, prenant une vie personnelle, et faisant effort lui-même pour s'élever jusqu'à la beauté suprême entrevue par l'artiste chrétien. Chaque génération le voit s'embellir, se transformer, s'épanouir en beautés nouvelles. Le voici qui nous apparaît, aux confins de l'an 1000, dans la sobre et chaste beauté de la cathédrale

romane, cette admirable élaboration séculaire de tout ce qu'on a trouvé de meilleur dans l'art antique pour glorifier l'Hôte divin du Tabernacle.

Mais ce n'est pas encore assez : une voix qui crie *plus haut* retentit à l'intérieur du sanctuaire, et il prend un nouvel élan vers les altitudes célestes, et alors apparaît l'art ogival, le langage de pierre le plus parfait dans lequel l'âme humaine ait parlé à Dieu. Oui, cette fois, les pierres ont pris une voix, *lapides clamabunt*. Elles sont devenues vivantes, elles tressaillent de joie, elles se félicitent d'être fouillées par le ciseau créateur qui les appelle à se revêtir de formes immortelles pour glorifier le Dieu qui les a créées.

Qu'y a-t-il de comparable, dans l'art, à la cathédrale gothique ? Elle n'est pas seulement la merveilleuse expression d'une idée sublime ; elle est encore le rendez-vous de tous les arts, auxquels, sous ses voûtes aériennes, elle donne l'hospitalité royale de la religion. Séparés partout ailleurs, ils se retrouvent ici autour de l'Eucharistie, et ils reconstituent, par l'harmonie de leur collaboration fraternelle, l'heureuse famille de la beauté. La grandeur prestigieuse de l'architecture, la richesse et la grâce des œuvres du ciseau, les rayonnantes merveilles sorties du pinceau inspiré, les magiques accords du chant sacré mariés aux ineffables accents du rythme poétique, tout se réunit pour réaliser, dans le sanctuaire catholique, un type de beauté dont rien ne peut approcher. Jamais l'art humain n'est allé si haut. Il faut toute l'étroitesse de vues et tout le parti pris que nous devons à notre éducation gréco-romaine pour opposer un art à cet art et pour mettre une esthétique à côté de cette esthétique.

Voyez comme, dans chacune de ses manifestations, le culte eucharistique est une source de grâce et de beauté ! Il s'adresse à chacune des fibres par lesquelles le sens esthétique vibre en nous. A ne le regarder que du dehors, tout

est beau dans chacun des plis du vêtement dont il s'enveloppe. Son appel nous arrive à distance dans la voix de la cloche, qui semble la voix collective des multitudes chrétiennes criant vers Dieu, mais aussi la voix sainte et inspirée qui rappelle le souvenir du Ciel aux cœurs courbés vers les passions de la terre. Le fidèle qui répond à l'appel sacré salue avec joie le portail de la maison de Dieu, du haut duquel lui sourit un peuple de saints groupés autour de la bienheureuse Vierge Marie. Les tours s'élèvent comme des bras suppliants qui portent au ciel les prières des hommes et qui y prennent les bénédictions de Dieu. L'œil se fatigue à suivre du regard le jet hardi de ces verticales qui s'élancent vers les hauteurs sans fin, et dont il aperçoit à peine le sommet. Et pourtant il y a là-haut, plus près du ciel que de la terre, plus d'un bloc de pierre inaperçu d'en bas et contemplé par les anges seuls, et dont le travail de ciselure a absorbé la vie de l'ouvrier chrétien.

Mais quelle merveille que l'intérieur ! Nos yeux, habitués à la beauté de la maison de Dieu, ne s'étonnent plus de ce spectacle, qui, si nous l'apercevions pour la première fois, nous suggérerait la parole du barbare : « Père, est-ce là le paradis dont tu m'as parlé ? » Tout y porte au recueillement, à la prière, à l'adoration, tout y raconte le charme des choses éternelles. Le demi-jour tamisé par les verrières ne brise la lumière que pour la faire paraître plus belle. La solennelle rangée des colonnes gigantesques ouvre, dans les splendeurs de l'édifice, une avenue royale au fond de laquelle les regards et les cœurs vont trouver le Roi des rois. En la traversant, le fidèle voit de droite et de gauche, dans une série de tableaux qui se succèdent et s'enchaînent, défiler toutes les scènes de l'histoire sacrée : ici, sous le voile des symboles prophétiques ; là, dans l'éclat radieux de leur accomplissement. Ces pages resplendissantes, c'est le livre des illettrés ; ils y lisent, en caractères d'or, de cinabre et d'outremer, tous ces récits qui font battre leurs

cœurs et rêver leurs imaginations. Tout vit, tout resplendit par la magie de la ligne et de la couleur. Le poète qui a dit *nu comme un mur d'église* n'a sans doute jamais franchi le seuil d'une cathédrale, ou il n'a visité que celles que la Révolution a dépouillées.

Mais toute cette magnificence semble vouloir se surpasser au fur et à mesure qu'on s'approche du Saint des saints. L'éclat des couleurs, la splendeur des ors, l'élégance des contours, la grâce des figures, tout s'accroît et tout s'illumine comme des feux d'un rayonnement intérieur. Groupées autour du chœur, les chapelles du déambulatoire font comme une couronne de gloire autour de l'Eucharistie. C'est pour elle que, dans une merveilleuse synthèse, tous les arts sont venus se rejoindre, et que de leur beauté réunies il se forme une beauté qui n'est proprement celle d'aucun art isolé, mais qui est le composé de tous, beauté qui se manifeste avec tout son charme vainqueur à l'heure où, au nom du peuple à genoux, le prêtre marche à l'autel pour offrir le saint sacrifice, lorsque l'orgue, mêlant sa voix puissante à la voix humaine, semble la soulever de terre ; lorsqu'un océan d'harmonie circule et ruisselle à travers l'immense édifice, et qu'avec les flots de l'encens la prière catholique s'élève vers le ciel, parfumée, ailée, chantante...

Et cependant, le dirai-je ? La beauté qui fleurit ainsi au centre de convergence de tous les arts, elle ne nous représente pas encore le chef-d'œuvre de l'art catholique.

Elle n'est elle-même que le vêtement magnifique, l'expression sensible d'une beauté plus auguste et plus haute. Cette beauté transcendante et souveraine, qui est le principe de ce groupement des arts dont je parlais tout à l'heure, ce n'est pas une œuvre du génie humain, c'est le génie humain lui-même surpris dans sa vie la plus sublime, c'est l'acte parfait et auguste qui constitue le culte eucharistique, l'acte permanent et universel qui se renouvelle incessam-

ment sur toute la surface de la terre, l'acte de prière et d'amour que rien n'égale en intérêt pathétique et en grandeur idéale, je veux dire la sainte liturgie.

La liturgie ! Voilà, en effet, ce chef-d'œuvre du génie de l'humanité autour duquel tous les éléments esthétiques fournis par la famille des arts viennent converger, le soleil de gloire qui reconstitue, en les réunissant en lui, les rayons lumineux dont ils n'ont fait admirer que la réfraction. La liturgie, c'est l'art par excellence, parce que la perfection de l'art, c'est la vie, et parce que la vie, c'est l'acte. La liturgie, comme le dit son nom, c'est l'acte public, l'acte de l'humanité entière mettant en commun ce qu'elle a de meilleur pour l'offrir à Dieu, dans un hommage sans pareil où la victime s'offre elle-même pour le salut de tous. C'est l'acte terrible et doux qui fait descendre Dieu jusqu'à l'homme sur un nouveau Sinaï, et qui élève l'homme jusqu'à Dieu sur un nouveau Thabor. C'est, par l'effusion du sang de l'Homme-Dieu, la réconciliation du Ciel et de la Terre, et c'est aussi la transfiguration de l'humanité en Jésus-Christ, et du monde dans l'humanité. Et ainsi, le sacrifice liturgique se trouve être l'art le plus consommé qui existe, puisqu'il réalise d'une manière incomparable une somme infinie de beauté, et c'est aussi le plus admirable et le plus grand de tous les poèmes, puisqu'ici le poète c'est l'humanité, et que le sujet c'est Dieu !

Oh ! la liturgie catholique ! L'art des arts, le poème des poèmes ! Quels sont-ils, les accents comparables à ceux de l'Eglise, lorsque, du sein des magnificences qu'elle a accumulées autour de ses autels, à genoux devant son Dieu, elle élève la voix et Lui parle face à face dans le nuage ? Qu'ils sont à plaindre, ceux qui ne prêtent pas l'oreille à ce divin dialogue, ou qui, l'entendant, n'en comprennent pas le charme, si puissant, qu'après l'avoir entendu on n'en goûte plus un autre ici-bas ! Les paroles que l'Eglise dit à Dieu, dans ces heures où elle est auprès de Lui le

représentant du genre humain, elle les a puisées aux sources les plus profondes du cœur humain, et, comme Madeleine brisant ses vases scellés sur les pieds de Jésus, elle verse devant Lui le plus pur parfum de l'âme chrétienne. Les paroles, ce sont les plus suaves et les plus tendres, ce sont les plus hautes et les plus nobles qui aient été prononcées ici-bas, et ce sont les seules qui vaillent la peine d'être dites, puisque ce sont les seules qui retentissent éternellement. C'est l'âme tout entière à l'heure où elle donne ce qu'elle a de meilleur et de plus doux, comme la fleur à l'instant où elle est épanouie. C'est le saint recueillement en présence du Dieu infini ; c'est la stupeur religieuse devant l'insondable majesté du Très Haut, c'est l'adoration émue et fervente de ses divines perfections, c'est le sincère anéantissement de la nature pénitente, c'est l'humble aveu du cœur contrit et humilié. Puis, c'est, avec la mélancolie pleine de douceur que rien ne saurait bannir du cœur chrétien, la plainte courageuse de la conscience opprimée, c'est la mâle protestation contre l'iniquité victorieuse, c'est le fier accent du mépris pour Mammon et pour son règne provisoire, c'est enfin le cri de détresse du cœur que la main de Dieu a touché, et qui se résume dans une suprême invocation à la miséricorde infinie. C'est encore l'accent de la filiale confiance dans le Dieu qui a réjoui notre jeunesse et qui reste la joie de nos années déclinantes ; c'est l'élan vers la beauté d'une patrie meilleure, c'est le saint frisson de l'espérance à la pensée qu'un jour nos pieds fouleront les parvis de la céleste Jérusalem. Puis, ce sont les fanfares éclatantes du triomphe appelant toutes les voix de la nature à glorifier son Créateur ; puis enfin, et par-dessus tout, c'est le cantique de l'amour infini, que la terre commence et qu'elle n'achève pas, et qui redira dans les siècles des siècles le mot d'ordre de la création : Loué soit Jésus-Christ !

C'est cette prière, rythmée par la révolution de l'année

liturgique, dont le cycle fait apparaître successivement ses fêtes les plus joyeuses et les plus graves ; c'est ce culte vivant et harmonique rendu par la famille chrétienne au Dieu de l'Eucharistie, qui constitue le chef-d'œuvre de l'art religieux, et que nous pouvons regarder comme la plus haute manifestation de la beauté dans la vie d'ici-bas.

Et cet art sublime est en même temps un art populaire, car il est de l'essence des choses les plus belles d'être aussi les plus abordables, et ce n'est pas un vrai chef-d'œuvre, celui dont la plus grande partie du genre humain ne peut pas goûter la beauté. L'art catholique ne dit pas avec le poète païen : Je hais la foule profane et je la tiens à l'écart. Et ce n'est pas l'Église qui prononcera cette parole orgueilleuse : « Je chante pour moi et pour les Muses. »

L'Église catholique chante pour Dieu et pour le peuple.

L'art qu'elle a élaboré a beau graver les sommets les plus vertigineux de l'inspiration et pénétrer en plein infini, il n'en est pas moins accessible aux intelligences les plus incultes comme aux esprits les plus profonds. Il unit dans une même effusion de prière et d'adoration les têtes les plus humbles et les plus hautes. En même temps qu'il a la puissance magique des grandes démonstrations collectives, à laquelle nul ne peut se soustraire, il a la vertu secrète qui va, jusqu'au fond des cœurs les plus fermés, ouvrir la source mystérieuse des larmes salutaires. Oui, la liturgie est par essence la poésie populaire, et par prédilection la poésie du peuple. Le peuple est chez lui dans les sanctuaires du Dieu ouvrier. Tenez-lui-en les portes toutes grandes ouvertes ; garantisiez-le, là où vous le pouvez, contre l'impôt sordide que le chaisier lève sur sa prière ; ouvrez-lui, par l'enseignement, le sens de ces cérémonies liturgiques auxquelles il ne doit pas assister comme un simple spectateur ; associez-le, dans la mesure qui convient et par un appel à ses facultés esthétiques, à l'acte sublime du sacrifice éternel ; restituez aux solennités religieuses, là où la négligence les

leur aurait fait perdre, leur beauté et leur grandeur natives : et le peuple, qui a désappris le chemin de l'Église, y reviendra, entraîné par sa pente naturelle ; le culte sera pour lui ce qu'il était pour nos ancêtres : la source de toutes ses émotions et de toutes ses joies, et le sanctuaire de Jésus-Christ redeviendra ce qu'il doit être toujours : le palais du peuple !

Je voudrais pouvoir dire, comme je le comprends, tout ce qu'il y a de fécondité dans l'action sociale de la liturgie catholique. Je voudrais faire comprendre à tous quelles ressources presque infinies s'y trouvent pour un apostolat auprès des multitudes. L'âme humaine est essentiellement liturgique : je veux dire que le culte de Dieu est chez elle une manifestation spontanée de son activité normale, et que ce culte, elle tend naturellement à le revêtir de toute la magnificence et de toute la beauté imaginables. Partout où elle lui voit ce caractère, elle s'y associe et elle y participe, sinon comme acteur principal, tout au moins par la chaude et vivante communication qui s'établit entre elle et le mystère liturgique. De même que le souffle qui gonfle nos poitrines y marque de ses mouvements réguliers les pulsations de la vie, de même la liturgie, semblable à une respiration spirituelle, scande avec ses rythmes merveilleux toute notre existence religieuse. Toute âme normalement conformationnée, et que les vicissitudes de la vie n'ont point privée de ses attributs essentiels, trouve dans la beauté du culte la satisfaction d'un de ses plus nobles besoins. Et de même que le dogme lui enseigne le vrai et que la loi morale lui inculque le bien, de même, et dans une toute aussi large mesure, le culte l'appelle à la salutaire et féconde admiration du beau. Et il manquerait quelque chose à l'âme humaine si, dans cette triple existence spirituelle par laquelle elle se révèle comme une image de la Trinité divine, l'un des aspects de la triade sacrée devait rester sans correspondance dans ses facultés intimes, et si la vie liturgique ne l'appelait pas à communier avec Dieu dans sa beauté infinie.

Qu'on ne nous dise pas que les fidèles ont cessé de comprendre la langue liturgique, qu'ils ne goûtent plus sa majesté sublime et son charme pénétrant, qu'ils sont habitués à des spectacles d'un autre genre et qu'il faut, pour leur faire prendre les offices religieux en patience, sacrifier quelque chose des traditions de l'autel.

Fatale erreur, mère des concessions fâcheuses et des compromissions équivoques ! Non, il n'est pas vrai, j'ose le dire au nom de tous les fidèles, qu'ils aient perdu l'intelligence et l'amour des divins symboles, et il est faux que, pour leur plaire, l'austérité sacrée des pompes liturgiques doive désormais être tempérée par je ne sais quel relent d'opéra. Non, mille fois non, il n'est pas vrai que ce soit nous autres, laïques, qui demandons, sous prétexte de ramener dans nos églises quelques mondains sans âme, qu'elles soient transformées en des espèces de cafés-concerts religieux, où la voix trois fois sainte de la liturgie ferait au théâtre une concurrence vouée à l'insuccès et à l'humiliation. Nous ne voulons point qu'il soit touché, sous quelque prétexte que ce soit, à l'immuable beauté des formes traditionnelles de la prière catholique. Nous y voyons l'expression la plus complète et la plus élevée du beau, et quelque chose comme le *canon* de l'art chrétien ; nous demandons qu'on lui reste fidèle, qu'on y revienne là où l'on s'en est écarté. Et à tous ceux qui se sont voués à la grande tâche de restaurer la liturgie, nous disons, nous autres laïques : « Courage ! car en travaillant à rendre au culte chrétien toute sa force d'attraction, vous vous livrez à un apostolat de premier ordre, et vous préparez l'avènement d'un grand siècle liturgique, où plus d'une fois les âmes les plus hautes seront ramenées à la profession de la vérité éternelle par la contemplation de l'éternelle beauté.

Les différentes parties de ce discours furent accueillies par les applaudissements les plus chaleureux. Lorsque l'orateur quitta la tri-

bune, l'assistance entière se leva et lui fit une ovation grandiose. Les dignitaires religieux, tous les membres du bureau, serrèrent avec effusion la main de M. Kurth. Dans le discours qu'il avait prononcé, tous avaient retrouvé les pensées les plus élevées qui fussent jamais entrées dans leur esprit et les émotions les plus intimes que leur amour pour le culte sacré eucharistique eussent jamais mises dans leur âme. Quelle gloire pour l'Église d'être défendue et servie par de si hautes intelligences et de si nobles cœurs ! A eux elle demande de dispenser à ses autres enfants, par leurs convictions inébranlables et l'exemple de leurs vertus, le dépôt précieux de la vérité et de la beauté que le Seigneur lui a confié sur la terre. Et quand, dans une circonstance plus solennelle, l'Église remercie ses fidèles serviteurs, elle met dans ses paroles plus qu'une expression affectueuse de gratitude humaine ; elle y enferme l'assurance d'une bénédiction divine, gage elle-même de la récompense éternelle.

